

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1976)
Heft: 372

Rubrik: Une nouvelle de Gilbert Baechtold

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le risque de rencontrer non seulement des serpents, mais encore des bandits de toute espèce, guerrilleros, insoumis, membres non pas de la mafia, mais de FL divers, tupamaros, etc.) — a jeté son dévolu sur l'Italie, parce que c'est un pays accueillant (au contraire, hélas, des autres pays européens)...

Naturellement, aucun rapport avec « Une Suisse au-dessus de tout soupçon », cela va sans dire, mais cela va encore mieux en le disant.

Western

A propos de l'Italie, cette petite histoire qu'on m'a racontée : Un pasteur « vaudois », s'apprêtant à prendre l'avion (TWA) pour se rendre à Dieu sait (on veut l'espérer) quel congrès en Suède, monte à Rome dans un autobus. Se voit arraisonner par deux gangsters, qui lui mettent

(littéralement) le couteau sur la gorge et le dépouillent de tout son avoir, montre, argent, passeport et billet d'avion ! Et se trouve empêché de se mettre à la poursuite des voleurs par la porte de l'autobus, que le conducteur referme judicieusement après que les dits ont pu descendre et prendre le large. Voilà notre homme fort marri. Qui se rend à la police, où on lui conseille de déposer non pas une plainte, mais un « avis de perte » (si par hasard — c'est peu probable, mais sait-on jamais — on retrouvait les voleurs, ça vous ferait des ennuis : confrontations, dépositions, etc. »).

Qui se rend ensuite à l'aérodrome, où il explique qu'on lui a volé son billet et a la joie de rencontrer la plus grande compréhension (« Vous êtes le quatorzième, depuis ce matin ! Aucun problème ! Vous êtes le pasteur X ? Nous télégraphions à Stockholm, ils vous prendront en charge » etc.).

UNE NOUVELLE DE GILBERT BAECHTOLD

Le rail brisé

A 6 heures tapant, le steward anglais entre dans ma cabine, et m'apporte sur un plateau du thé et deux biscuits. La ponctualité britannique ! Je pense à mon voisin de palier en Europe, qui à 6 heures exactement, embrassait sa femme devant l'ascenseur. Un baiser conjugal à heure fixe symbolisant le rail de la vie monotone.

De mon hublot, j'observe l'écume qui se forme et s'efface. Cela me rappelle un jeu de l'école enfantine : un camarade dessinait un animal au tableau noir. Un autre encerclait le dessin d'un trait de craie. Le troisième brisait ce trait d'un coup de frotoir. J'ai soudain l'envie de briser le rail monotone de mon voyage.

Descendu dans l'un des hôtels du port, je regarde de ma chambre s'estomper la fumée noire de mon paquebot.

Il me revient que, dans cette ville, réside l'un de

nos diplomates, célèbre pour son exactitude. On m'en a parlé au Quai d'Orsay. A 8 heures, cet ambassadeur va contempler la seule richesse de sa résidence : un haut mur où les plantes grim-pantes brodent une tapisserie. A 8 h. 30, il se fait ouvrir la portière de sa limousine noire. Il revient du bureau à midi, mange à midi et demi. Après le repas, il s'étend sur une chaise longue, face à la tapisserie murale. Il garde dans sa main son trousseau de clés, ferme les yeux, perd conscience une seconde et lâche les clefs qui résonnent sur les dalles. Notre homme alors se réveille et gagne son bureau. On m'a raconté vingt fois son histoire. J'ai envie de voir en chair et en os ce héros de l'heure exacte. Une lettre de recommandation d'un de mes amis va m'ouvrir sa porte.

Diplomatie et ponctualité

11 h. 30 précises, le lendemain, je pénètre dans le jardin de sa résidence, en compagnie de l'ambassadrice. Je reconnais la tapisserie de verdure décrite à Paris. L'Ambassadeur nous rejoint à midi, et se montre fin connaisseur des problèmes

Qui monte dans l'avion, où il se trouve l'objet de la sympathie générale : « Ah ! vous aussi ? Une chance qu'ils vous aient laissé vos habits ! Moi qui vous parle... »

Un malheur est si vite arrivé

Quant au conducteur de l'autobus (et à l'éventuel policier), il faut le comprendre, puisque la veille peut-être, il s'est vu aborder par deux messieurs fort courtois, qui lui ont dit : « Tu t'appelles Angelo Pietranera ; tu habites 134, via della Libertà ; ta femme va faire ses achats au supermarché ; tu as une fille de onze ans, Serafina, qui va à la scuola elementare de la Piazza del Popolo... Alors tu vas être bien gentil et collaborer — tu ne voudrais pas qu'un malheur leur arrive ? Un malheur est si vite arrivé ! »

J. C.

de l'Asie. Dès 12 h. 30, le repas nous est servi tambour battant. A 13 h. 15, après le traditionnel alcool du pays que tous les ambassadeurs offrent à leurs compatriotes de passage, l'ambassadrice me conduit dans ma chambre, (son Excellence a insisté pour que je prenne un repos après le repas) et j'ouvre la fenêtre qui donne sur le jardin. Sous mes yeux un serviteur apporte une chaise longue où vient s'étendre l'Ambassadeur. Je vois briller les clés dans sa main. Sa tête s'affaisse sur le dossier. Il est 13 h. 20. A 13 h. 23, le trousseau tombe au sol. Le vieux diplomate pousse un râle, se retourne sur sa chaise puis reste immobile. A 13 h. 30, le serviteur s'approche, ramasse les clés d'un geste machinal, prends le pouls de son maître, et se précipite au salon.

Le vieillard est mort à l'heure exacte.

Je pense à mon voisin d'Europe — l'embrasseur matinal — mort, lui, d'un accident d'ascenseur à 6 heures zéro zéro.

A quoi sert — oui à quoi sert — de se créer un rail dans la vie, puisqu'il doit fatalement se briser.

G.B.